

LE JAPON S'INQUIÈTE DU MAXIMALISME. — LA SITUATION S'AGGRAVE EN ESPAGNE

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.629. — 10 centimes. — Etranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. — NAPOLEON. »

Samedi
26
JANVIER
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
« PIERRE LAFITTE, FONDATEUR »

M. CLEMENCEAU VISITE LE FRONT FRANÇAIS



LE PRÉSIDENT S'ENTRETIENT AVEC LE GÉNÉRAL FRANCHET D'ESPEREY

Cette photographie a été prise au cours de la récente visite que le président du Conseil, ministre de la Guerre, fit au front français. M. Clemenceau inspecte un centre d'instruction, à l'arrière du front. On le voit ici, causant avec le général Franchet d'Esperey. Notre Premier, selon les termes d'une note officieuse, s'est montré généralement satisfait.

LA CONFÉRENCE DU LABOUR-PARTY



LES DÉLÉGUÉS ÉTRANGERS DE L'INTERNATIONALE A NOTTINGHAM

Les délégués étrangers de l'Internationale ont assisté jeudi à la conférence du Labour-Party à Nottingham. Nous donnons ici la photo de trois d'entre eux; on voit de gauche à droite : MM. Camille Huysmans (Belgique), Renaudel (France), de Brouckère (Belgique). Pendant cette séance, M. Renaudel, délégué du parti socialiste français, a pris la parole.

LES POURPARLERS DE BREST-LITOVSK



LES ALLEMANDS REÇOIVENT M. TROTSKY SUR LE QUAI DE LA GARE

Les pourparlers de la paix russe sont ajournés au 29 janvier. Dans l'intervalle, l'accord est loin de régner et l'atmosphère n'est pas pacifique. Qui l'emportera du "droit des peuples" cher à Trotsky (notre photographie montre le chef maximaliste serrant la main d'un officier allemand) ou du "droit d'occupation" que préconise l'état-major ennemi ?

LES REPRÉSENTANTS DES BOLCHEVIKS



M. LITVINOFF, AMBASSADEUR A LONDRES, ET L'AMBASSADRICE

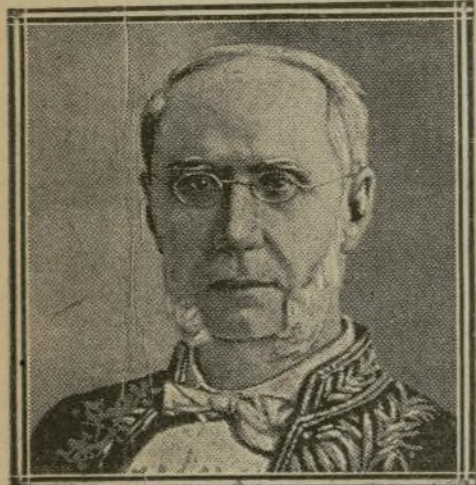
Voici la plus récente photographie de M. Litvinoff qui était emprisonné à Londres quand il fut accrédité auprès du gouvernement britannique en qualité d'ambassadeur du gouvernement maximaliste. Sa diplomatie ne semble pas devoir être secrète. Il a été "saisi" par l'instaurané au moment où il sortait, avec l'ambassadrice, du congrès de Nottingham.

UN ENTRETIEN AVEC ÉMILE OLLIVIER au moment où "l'homme au cœur léger" entreprend de se justifier

En 1896, l'ex-président du Conseil, sur qui pesait la principale responsabilité de la guerre de 1870, voulut faire appel au jugement de l'opinion publique.

Je me rappelle une entrevue que j'eus avec Émile Ollivier, il y a vingt-trois ans, et cette entrevue, au lendemain du discours-plaidoyer de M. Bergson à l'Académie, une actualité vraiment curieuse.

Depuis 1870, l'ancien premier ministre de Napoléon III vivait dans la retraite et



ÉMILE OLLIVIER
(Phot. Reutlinger.)

dans l'oubli. Il avait subi la terrible responsabilité de la défaite, mais sans en être accablé, et, dans l'ombre, il s'occupait à accumuler les documents qui un jour lui permettraient, à travers quatorze volumes, de faire valoir sa défense.

En 1896 il se jugea suffisamment armé pour entamer la lutte, et, un beau jour, la nouvelle courut que M. Émile Ollivier allait donner des conférences dans les milieux ouvriers sur les questions sociales. Ce fut aussitôt un tollé général, une réprobation farouche.

L'impopularité se révélait plus terrible que jamais. Eh quoi ! disait-on, l'homme au "cœur léger" ose sortir de l'ombre, il a l'audace de paraître devant le public, — mieux encore, de prétendre parler au peuple ! C'est insensé !

Encouragé par des parents d'Émile Ollivier que j'avais connus à Marseille, je résolus, en jeune journaliste audacieux, d'aller trouver l'ancien ministre et de lui demander quelles raisons le poussaient à braver ainsi l'opinion publique.

Je fus reçu dans un petit hôtel de Passy et trouvais debout devant son bureau le grand vieillard aux traits creux de statue.

Il me regarda un instant de cet œil qui perce à travers les lunettes d'or, et, soudain, répondit à ma question timidement balbutiée :

— Vous ne trouvez donc pas, me dit-il brusquement, que l'injustice dont je suis victime a assez duré et que, après vingt-cinq années de silence, après les révélations de la dépêche d'Éms, après les aveux de Bismarck, j'ai le droit de lever le front et de dire la vérité ? Eh bien ! cette vérité, je la crie dans vingt volumes bourrés de faits, de documents que le public doit connaître, car, quand il les connaîtra, il devra changer d'opinion sur mon compte.

— Oui, fit-il en brûlant mes vaisseaux, il ne verra plus en vous d'homme au "cœur léger" ?

Le coup était porté. Je vis à ces mots la figure blême du ministre se crispier, et

ce fut dans un rictus presque douloureux qu'il continua :

— Ah ! ce "cœur léger" ! M'a-t-on assez accablé sous cette formule habilement exploitée par mes ennemis !

— Mais enfin, demandai-je, vous l'avez cependant prononcé, ce mot malheureux ?

Sans répondre tout de suite, Émile Ollivier marcha vers son grand bureau couvert de boîtes, chercha prestement une fiche, puis atteignit presque instantanément le document qu'il désirait et me le tendit :

— Regardez, dit-il rageusement, mais regardez donc le texte exact, complet de ce fameux discours du 15 juillet 1870.

Se ravisant, il se mit à lire lui-même d'une voix forte et lente, comme s'il était encore à la tribune du Corps législatif, ces phrases dont l'écho éveillait en lui tant de souvenirs cruels.

— Oui, de ce jour commence, pour les ministres mes collègues et moi, une grande responsabilité. Nous l'acceptons d'un cœur léger. (Interruptions.)

— Oui, d'un cœur léger, et n'équivoquons pas sur cette parole. Ne croyez pas que je veuille dire ma joie. Je vous ai dit moi-même mon chagrin d'être condamné à la guerre. Je veux dire d'un cœur que le remords n'alourdit pas, d'un cœur confiant parce que, la guerre que nous faisons, nous la subissons, parce que nous avons fait tout ce qu'il était humainement et honorablement possible de tenter pour l'éviter, et enfin parce que notre cause est juste et qu'elle est confiée à l'armée française.

Après cette lecture le ministre resta un instant silencieux, puis il reprit :

— Voyons... est-il possible de trouver dans ces paroles la moindre indication des sentiments indignes qu'on m'a prêtés ?

— Désirer la guerre ? Mais c'est stupide !... Moi qu'on a vu pleurer de bonheur le jour où dans le jardin des Tuileries un de mes employés me remit la dépêche non officielle de l'Espagne annonçant la renonciation à la candidature Hohenzollern ! Telle fut ma joie de la paix ressaisie, telle fut ma crainte de la perdre à nouveau que toutes les dispositions combattives auxquelles j'avais fini par me résigner fondirent sous la chaleur de la nouvelle inespérée.

— Mais ensuite ce fut le trugage aujourd'hui connu de la dépêche d'Abeken à Éms. Tenez, je raconte dans mon livre cette scène effroyable, cette honte diplomatique qui suffit à flétrir un État.

— Autour d'une table de déjeuner sont assis trois hommes : de Moltke, Raon et Bismarck.

— Ce dernier tient dans ses mains brutales une dépêche que l'assombrit, et soudain il demande :

— Avons-nous intérêt à retarder le conflit ?

— Non, répond le général... au contraire.

— Il suffit.

— Alors, Bismarck prend une plume, et là, sur la table même du repas interrompu, trisque, falsifie cette dépêche, qu'il termine en annonçant que Guillaume I^{er} avait refusé de recevoir notre ambassadeur.

— Comment, maintenant que ces faits sont connus, n'aurais-je pas le droit d'en appeler du jugement simpliste des foules sur mon compte ?

— Voilà pour quoi j'ai travaillé vingt ans de ma vie, voilà pour quoi j'ai écrit, voilà pour quoi aujourd'hui je vais affronter la foule, et la foule populaire, qui doit me comprendre puisque je suis sincère.

Ainsi parla Émile Ollivier. — JULES CHANCEL.

L'ILLUSOIRE PROPOSITION DU COMTE CZERNIN

Le ministre autrichien n'a pas pris une minute en considération les principes essentiels chers à M. Wilson.

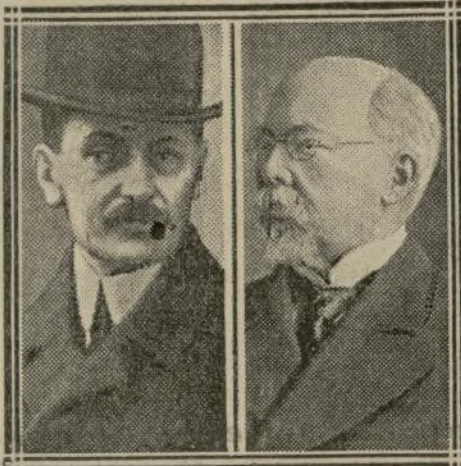
Il y a des ressemblances très sensibles entre les discours du comte Hertling et du comte Czernin. C'est surtout par la méthode que les deux orateurs se sont rapprochés. Ils ont, l'un et l'autre, appliqué le même esprit à la discussion des quatorze conditions énoncées par M. Wilson dans son message du 8 janvier.

C'est un esprit de chicane et de procédure qui est exactement le contraire de celui que M. Wilson voudrait voir régner dans les relations internationales. Le comte Hertling et le comte Czernin ont pris les articles du programme américain au pied de la lettre. Ils ont accepté les uns, critiqué les autres sans tenir le moindre compte des intentions, des idées, de la haute conception morale dont le président est animé.

Les Allemands et les Autrichiens, par la bouche de leurs ministres, parlent toujours en vainqueurs et ils se placent au point de vue de leur intérêt politique et des résultats même quand ils tiennent un langage où se retrouvent, par instants, des lambeaux du vocabulaire employé par les Alliés.

C'est là que se trouve la principale contradiction qui rend illusoire la conversation que le comte Czernin a offerte à M. Wilson.

Il ne suffit pas, en effet, de remarquer que le comte Hertling s'est montré intraitable sur la question d'Alsace-Lorraine, considérée par l'Angleterre et l'Amérique comme une question de droit et de justice. Il ne suffit pas non plus de relever l'absence de toute allusion à la motion de paix votée le 19 juillet par le Reichstag et qui paraît définitivement enterrée. On pourrait encore allonger la liste, car il saute aux yeux que la conception allemande à l'égard de la Belgique et des territoires occupés est, dans



COMTE CZERNIN — M. HERTLING

sa brutalité réaliste, aux antipodes de la notion de droit à laquelle le président est inébranlablement attaché.

Tel est l'élément qui domine toute la situation. Quand le comte Czernin offre à M. Wilson une conversation particulière, c'est donc une simple occasion de malentendus qu'il propose. — J. B.

M. de Kühlmann parle à la grande Commission du Reichstag

BALE, 25 janvier. — A la séance d'hier à la grande commission du Reichstag, M. Scheidemann, après que le comte Hertling eut parlé, déclara que le message du président Wilson semblait offrir une possibilité d'entente. Il ajouta :

— Quant à l'Alsace-Lorraine, elle est allemande et doit rester allemande.

Et il conclut en ces termes :

— Le moment des négociations avec l'Amérique et l'Angleterre est venu. Il ne faut pas repousser les sondages faits par ces pays. Il ne faut pas cependant que l'Amérique croie que l'Allemagne pourrait accepter toutes les conditions du président Wilson. Il faut des deux côtés sacrifier certaines illusions.

La séance a repris aujourd'hui vendredi. Von Kühlmann a pris la parole. Il a parlé des négociations de Brest-Litovsk et il a dit que la politique actuelle de l'Allemagne à l'est s'inspire de principes déjà anciens fixés au temps où M. de Bethmann-Hollweg était chancelier.

Il a continué ainsi :

— Les relations intimes et inévitables entre notre politique en Courlande, en Lithuanie, et notre politique polonaise qui constitue un fait qu'on ne peut passer sous silence, ont déjà été exposées hier en détail.

— Lorsque j'ai pris, en juillet dernier, les fonctions que j'ai l'honneur de remplir maintenant, notre politique à l'est à l'égard des trois États cités plus haut était considérée comme fixée par les autorités compétentes au cours des pourparlers commencés du temps du chancelier Michaelis.

— Das un grand discours-programme, à la séance du Reichstag, le chancelier, comte Hertling, a déclaré de son côté qu'il était prêt en principe à entendre des pourparlers avec la Russie sur les bases exposées par le radiogramme russe adressé à tous les consultants.

M. de Kühlmann a continué en exposant la politique de l'Allemagne, ses buts, et en exprimant la ferme confiance que les négociations seront menées à bonne fin.

Les pangermanistes nous menacent de l'offensive militaire

BERNE, 25 janvier. — La Deutsche Zeitung, organe pangermaniste, écrit ces lignes significatives :

« Puisse le discours du comte Hertling servir d'heureux prétexte à l'entreprise militaire au sujet de laquelle Hindenburg et Ludendorff sont venus conférer ce matin avec l'empereur ! »

LA SITUATION EN ESPAGNE L'ÉTAT DE SIÈGE EST PROCLAMÉ A BARCELONE

Les manifestations continuent plus violentes et les magasins sont envahis et pillés.

MADRID, 25 janvier. — Selon les déclarations officielles faites à midi aux représentants de la presse, les autorités barcelonaises ont proclamé l'état de siège. Les mesures prises par le gouvernement et par les autorités locales sont dues au fait que les éléments syndicalistes se sont mêlés à l'agitation de ces jours derniers à Barcelone et dans la province.

La situation est très sérieuse

MADRID, 25 janvier. — Au cours de la journée d'hier, les ministres se sont réunis trois fois.

Le dernier Conseil, commencé à dix heures et demi du soir, a pris fin à minuit et demi. Le compte rendu officieux communiqué à la presse déclarait que le gouvernement s'était occupé des mesures à prendre pour assurer la procédure légale des prochaines élections. Mais ces déclarations ont été impuissantes à dissiper l'impression générale que le gouvernement avait à faire face à des difficultés plus sérieuses.

Avant la fin de la séance du Conseil, le ministre de la Guerre s'est retiré, ayant été informé pendant la réunion que le général Arizon et une autre personne en vêtements de voyage s'étaient présentés à la présidence du Conseil et avaient demandé à parler au ministre de la Guerre.

Quelques minutes après, le ministre de la Guerre survenant, les deux visiteurs lui ont remis un pli sous une enveloppe portant la mention "Urgent".

On ignore le contenu de cette lettre ; on sait seulement que le ministre est parti en hâte.

On attache une grande importance à cet incident, qui est très commenté.

Selon les télégrammes reçus cette nuit, l'agitation a augmenté dans Barcelone au cours de la journée d'hier. Les manifestations ont continué et plusieurs magasins ont été envahis et pillés par les manifestants.

La Cour de justice tiendra après-demain sa deuxième audience

M. Malvy a été assigné

Le Sénat, siégeant en Cour de justice, tiendra après-demain lundi sa deuxième séance pour connaître des faits reprochés à M. Malvy, ancien ministre de l'Intérieur.

Deux actes de procédure sont prévus pour cette audience : l'interrogatoire d'identité de l'accusé et la lecture du réquisitoire introduit d'instance de M. le procureur général Méron, document fort long, dit-on, et qui constitue un historique complet de l'affaire.

M. Malvy a été assigné. Il sera donc présent à cette audience comme aux suivantes. Il prendra place au banc des commissions, en bas des fauteuils de gauche ; son avocat, M. Bourdillon, sera à côté de lui.

Plusieurs dispositions d'aménagement ont été prises. L'estrade surélevée où est placé le bureau de M. Antonin Dubost a été ainsi enlevée, de même que la tribune des orateurs. Les fauteuils du président de la Cour de justice et ceux des membres du ministère public ont donc été placés sur le même plan en vue de faciliter les communications.

Des places ont été aménagées pour les témoins, derrière le banc où se tiendront M. Malvy et son défenseur. Cinquante-quatre sièges sénatoriaux sont vacants. Il a donc été aisé de retirer un certain nombre de fauteuils.

Comme lundi dernier, on débatera par l'appel nominal. Mais, cette fois, ceux des sénateurs qui n'auront pas répondu perdront le droit de participer au jugement. Ils pourront, toutefois, assister aux audiences suivantes.

Après la lecture du réquisitoire, la Cour délibérera en chambre du conseil. Comme nous l'avons annoncé, il est, en effet, dans les intentions de M. Jénouvrier, sénateur d'Ille-et-Vilaine, de soutenir que la Haute Cour est incompétente s'il apparaît que M. Malvy est accusé de crime ou de délit de droit commun et non de simples fautes politiques engageant uniquement sa responsabilité gouvernementale. M. de Las Cases, sénateur de la Lozère, soutiendra de son côté l'irrecevabilité de la demande de poursuites, aucune instruction préalable n'ayant eu lieu.

Si la Cour de justice se déclare compétente, elle aura ensuite à statuer sur la proposition d'enquête complémentaire qui ne manquera pas d'être formulée.

La Chambre des communes adopte la nouvelle loi sur les effectifs

LONDRES, 25 janvier. — La Chambre des Communes a adopté, par acclamation, la nouvelle loi sur le service militaire.

Au cours de la discussion qui précéda l'adoption, le général Aylmer Hunter Weston, qui commande un corps d'armée dans les Flandres, fit une intervention remarquable.

Il a déclaré, notamment, que l'armée était dans un état de préparation magnifique.

Il a rappelé aussi, en termes éloquentes, les adjurations des populations françaises, aux Anglais qui les avaient délivrées, de pousser en avant et de les venger des attentats allemands.

Le général Aylmer Hunter Weston a terminé par cette déclaration :

Notre position est bonne, et lorsque les Américains arriveront avec toutes leurs forces notre supériorité sera écrasante. Mais, jusque-là, il faut nous attendre à de rudes combats et à de dures attaques.

Toutefois, si l'ennemi attaque, il sera battu.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

L'ANARCHIE MAXIMALISTE PRÉOCCUPE LE JAPON

Le gouvernement de Tokio ne reculera devant aucun sacrifice pour assurer la sécurité en Extrême-Orient.

TOKIO, 24 janvier. — A l'occasion de l'ouverture du Parlement japonais, d'importantes déclarations ont été faites par le président du Conseil et le ministre des Affaires étrangères.

Le comte Terauchi a dit notamment :

— La tournure des événements en Russie



COMTE TERAUCHI

est actuellement notre plus grave sujet d'anxiété. Comme sincères amis de la Russie, nous faisons des vœux pour que ce pays mette fin à ses difficultés intérieures et constitue un gouvernement solide. Suivant les dernières informations, il semble malheureusement que les désordres gagnent l'Asie orientale, et il est à craindre qu'ils ne menacent la paix de l'Extrême-Orient, qui est la base de la politique nationale de l'Empire.

C'est sur le Japon que repose le maintien de la paix dans cette partie du monde. En conséquence, dans le cas où des troubles menaçant la paix auraient une répercussion sur nos intérêts nationaux, le gouvernement n'hésitera pas à prendre les mesures appropriées.

Les déclarations du président du Conseil ont été appuyées plus explicitement par le ministre des Affaires étrangères. Le comte Motono a conclu en ces termes :

La responsabilité du maintien de la sécurité en Extrême-Orient incombe entièrement au Japon, il est tout naturel que nous ne devions pas hésiter un instant à prendre à n'importe quel moment les mesures nécessaires dans le cas où la tranquillité de nos parages serait de nouveau menacée.

Nous croyons fermement que le Japon ne devra reculer devant aucun sacrifice pour assurer dans cette région une paix durable.

JOURNÉE SANGLANTE A MOSCOU

PETROGRAD, 25 janvier. — Suivant le Nasch Vidomosti (ancienne Gazette de la Bourse), la journée du 22 janvier fut tragique à Moscou.

Les bolcheviks avaient organisé, à l'occasion de l'anniversaire du dimanche rouge, une manifestation qui réunit 30.000 personnes.

Alors que les colonnes arrivaient, vers midi, sur la place du Théâtre, quelques coups de feu éclatèrent, que le correspondant soupçonne avoir été tirés par des provocateurs ; la foule, prise de panique, s'enfuit en débânde ; les gardes rouges qui encadraient la manifestation ouvrirent le feu de leur côté.

On enregistra une cinquantaine de tués et près de deux cents blessés, pour la plupart des femmes et des enfants.

Plus tard, dans les locaux du Soviet, plusieurs grenades à main imprudemment maniées par des gardes rouges firent explosion, tuant six gardes rouges.

Une perquisition a été opérée par les bolcheviks dans les bureaux du comité central social-révolutionnaire.

Le troisième congrès des Soviets se réunit au palais de Tauride

PETROGRAD, 24 janvier. — Le troisième congrès des Soviets a réuni jusqu'à présent 625 délégués, c'est-à-dire un nombre beaucoup plus élevé que le deuxième congrès, qui intronisa le gouvernement de M. Lenine au début de novembre et qui réunit seulement 300 membres. Par contre, le premier congrès tenu à Petrograd après la révolution ne compta pas moins de 1.200 représentants.

Le troisième congrès siège au palais de Tauride, dans la salle des séances où, il y a cinq jours, s'assemblait la Constituante. Il entendra un rapport de M. Trotsky sur les négociations de Brest-Litovsk. La minorité non bolchevik, disent les organes des Soviets eux-mêmes, est insignifiante.

A l'occasion de ce congrès, la Pravda écrit : « Le troisième congrès des députés des ouvriers et des soldats sera comme les précédents une assemblée révolutionnaire, mais il sera aussi le Congrès constituant de la République des Soviets. »

La commission russo-allemande a repris ses délibérations

PETROGRAD, 24 janvier. — Après une suspension de huit jours, la commission russo-allemande de Petrograd a repris ses délibérations.

Les débats se sont engagés sur les questions de législation, des droits des officiers et les soldats prisonniers.

Nouveaux combats en Finlande

PETROGRAD, 24 janvier. (Source maximale.) — Les nouvelles reçues de Finlande annoncent que des combats ont eu lieu entre la garde rouge et la garde blanche. A Wiborg, une rencontre sanglante s'est produite. La gare a été prise par la garde rouge. Le bruit court qu'un violent combat a lieu dans le Nord de la Finlande, près de Kuchava.

AU LENDEMAIN DU DISCOURS DE M. BERGSON

Ce que disent M^{me} Émile Ollivier, MM. Denys Cochin, parrain du philosophe à l'Académie, et Louis Andrieux qui connut beaucoup l'ancien ministre de l'Empire.

M^{me} Émile Ollivier, ainsi que nous l'avons relaté hier, assistait à la séance de réception de M. Bergson à l'Académie française.

Nous avons pensé qu'il était intéressant de connaître les impressions que lui avait fait éprouver l'évocation de la vie et de l'œuvre de celui dont elle fut la collaboratrice de toutes les heures.

— Je ne vous recevrais pas, nous a déclaré M^{me} Émile Ollivier, tant je tiens à la retraite que je me suis imposée, si je n'avais à remercier Excelsior du compte rendu qu'il a publié de la séance d'hier.

— Laissez-moi tout entière sous le charme des paroles prononcées par M. Bergson. Elles m'ont fait vivre des minutes d'une émotion intense. Vous me voyez encore profondément troublée...

Nous étions trop respectueux de cet état d'âme pour insister. En nous retirant, cependant, nous hasardons cette question :

— Avez-vous songé quelquefois à ce que pourraient être les idées de votre mari devant les événements actuels ?

— Comment répondrais-je... Il pensait... Je n'ai jamais pensé pour lui.

Et, comme nous prenions congé, notre interlocutrice ajouta :

— Je compte, prochainement, faire éditer sa correspondance. Elle sera édifiante.

— Nous avons parlé, hier, de la question Émile Ollivier à M. Denys Cochin, directeur de l'Académie, qui fut avec M. Ribot l'un des parrains de M. H. Bergson.

L'homme d'État qui monta à la tribune, le 15 juillet 1870, pour affirmer la nécessité de la guerre est-il désormais dégoûté, devant l'opinion publique et l'histoire, de la lourde responsabilité qui a jusqu'à présent pesé sur sa mémoire ?

M. Denys Cochin nous a répondu par ces mots :

— La question historique pourra être encore longtemps discutée, mais jamais la mémoire d'Ollivier n'aura été défendue avec plus de sincérité et d'éloquence.

M. L. Andrieux, député des Basses-Alpes, connu beaucoup Émile Ollivier, dont il était presque le voisin. Il lui arrivait fréquemment d'être reçu dans les salons de l'ex-président du Conseil de l'Empire, où il rencontrait M. Paul Deschanel.

En souvenir de Liszt, son premier beau-père, le vieillard se plaisait à discuter les questions musicales. Parfois il lui arrivait — sans parvenir, d'ailleurs, à ébranler les convictions de ses auditeurs — de se faire lui-même l'éloquent défenseur de ses actes comme chef du pouvoir.

— Le discours de M. Bergson, nous a déclaré M. L. Andrieux, n'a pas été pour moi une surprise. N'est-il pas d'usage à l'Académie que le nouvel élu fasse l'éloge de son prédécesseur ?... C'est sur les tombes que l'on jette des fleurs. M. Bergson s'est conformé aux traditions de l'illustre Compagnie.

— Mais le dernier mot reste toujours à l'Histoire.

— Ce sera aussi mon dernier mot.

L'interview de M. Crespi publiée par « Excelsior » a fait sensation en Italie

ROME, 25 janvier. — Les commentaires de la presse française au sujet du voyage de M. Orlando et des aspirations italiennes, ainsi que les déclarations de M. Crespi recueillies par Excelsior, relatives aux accords passés entre l'Italie et la France, font ici sensation et produisent une excellente impression.

On y voit la preuve que les Alliés, et particulièrement la France, se maintiennent en étroite solidarité avec l'Italie.

L'interview à laquelle fait allusion la dépêche qu'on vient de lire a paru dans notre numéro de mercredi dernier. Nos lecteurs se souviennent que M. Crespi, haut commissaire du ravitaillement en Italie, voulut bien nous expliquer la situation alimentaire de son pays et la nature des mesures énergiques prises par lui pour améliorer cette situation.

THEATRES

Opéra. — L'illustre baryton italien Battistini se fera entendre dans une importante série de morceaux de Paisiello, Giordani, Bellini, Verdi, Rossini, Roti, etc., à la malade extraordinaire oratorio à l'Opéra, le dimanche 10 février, à 2 h. 30, au bénéfice de l'œuvre du soldat blessé ou malade.

Deux de nos plus talentueuses cantatrices, Mme Croiza et Mlle Raymonde Vécari, M. Albert Lambert, sociétaire de la Comédie-Française; le violoniste César Thomson, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles; le pianiste américain Walter Morse Hummel et l'orchestre de l'Opéra, sous la direction du maître d'orchestre Arturo Vigna, participeront avec le célèbre chanteur au programme de cette magnifique soirée.

Réjane. — Demain, la 13^e Chaise en ménage et s'ensuivent avec tous les créateurs, Mlle Réjane en tête.

Capucines. — L'amusante revue de MM. Michel Carré et André Baret, *Comme une fleur*, qui remporte tous les soirs, un gros succès, sera donnée en matinée dimanche, à 2 h. 30.

Gaumont-Palace. — Matinée à 2 h. 45. *C'est la Nouba!* R. Fagan, M. Guilly, A. Beauval, Carlos-Avril.

Electric Palace. 5, boulevard des Italiens. Spectacle de 2 h. à 11 h.

APOLLO

Tous les soirs à 8 h. 30. Demain, mat. à 2 h. 15.

L'AFFAIRE DU CENTRAL-HOTEL

Pièce policière en 4 actes
L'énorme scandale des Tires et du re et de New-York
Fauteuils : 1.50, 2, 3 et 4 francs

AUX FOLIES-BERGERE

AUJOURD'HUI MATIN E POPULAIRE

(Fauteuils : 1, 2 et 3 francs)

Nouvelles Scènes

Ch. Martens - Devilder
Montella - Teller
Marbel - Sarbel - Mura

HAMMOND et SWANTON

BA-TA-CLAN

Ce soir, 1^{re} représentation à bureaux ouverts

La Revue « C'EST ÇA »

2 actes de MM. Calval, Charley et Carpentier

« BOUT DE BIBI »

« LE BUREAU 104 »

150 artistes, 300 costumes de Mme B. Rasimi

Dimanche, 1^{re} matinée

Opéra, 7 h. 30, *Fausse*.

Opéra-Français, 8 h. 15, *la Triomphatrice*.

Opéra-Comique, 7 h. 45, *Aphrodite*.

Odéon, 1 h. 45, *Phédre*, *la Sérénade*; 7 h. 45, *Marion Delorme*.

Gaité-Lyrique, 8 h., *les Saltimbanques*.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Grand-Père*.

Antoine, 8 h. 10, *les Butors et la Finette*.

Tréport-Lyrique, 2 h. 15, *les Mousquetaires au couvent*; 8 h. 15, *les Jolis rois*.

Châtelet, 8 h., *la Course au bonheur*.

Variétés, 8 h. 15, *Ohé! Cupidon*. Dearly.

Campton.

Sara Bernhardt, 8 h. 30, *les Nouveaux riches*.

Th. Réjane, 8 h. 15, *la 13^e Chaise*.

Apollon, 8 h. 30, *Affaire du Central Hotel*.

La Royale, 8 h. 30, *le Compromis des agents*.

Gymnase, 8 h. 45, *Petite Reine*.

Athénée, 8 h. 30, *la Dame de chambre*.

Bouffes-Parisiens, relâche pour réceptions.

Renaissance, 8 h. 30, *les Drapés d'Alceste*.

Nouvel-Ambigu, 2 h. 30 et 8 h. 30, *le Système D.*

Cluny, 8 h. 30, *le Billet de logement*.

Rejane, 8 h. 15, *les Femmes à la cage*.

Erouard-VII, 4 h. Festival Widor; 8 h. 45, *la Petite bonne d'Abraham*.

Femina, relâche p. répl. de la revue *Chut!*

Les Nouveaux, 8 h., *comme une fleur*, avec *Carte de couchage*.

Th. Michel, 8 h. 45, *Judith*.

Grand-Guignol, 8 h. 15, *Voyage à deux*.

Scala, 8 h. 15, *la Gare régulatrice*.

Comédie-Marinier, 8 h. 30, *l'Art de tromper les femmes*.

Caumont, 2 h. 45 et 8 h. 45, *C'est la Nouba!*

Th. des Arts, 8 h. 30, *le Potailleur*.

SPECTACLES D'EP

Folies-Bergère, 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Revue féerique*.

Olympia, 8 h. 30, *Vingt vedettes et attractions*.

Casino de Paris, 8 h. 30, *Gaby Deslys, Harry Plicker, Boucot, Rose Amy, Pretty Myrtil, Magnard, dans la revue*.

La-Ta-Clan, 1^{re} représentation à bureaux ouverts de *C'est ça!* revue.

Nouveau-Cirque, tous les soirs; matinée jeudi, dimanche et 1^{er} dimanche.

Concert Victoria, 61, r. Château-d'Eau (métro), 8 h. 30 : la Jolie Laine Tyber, le fin diseur Fred Pearly, etc.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, *la Nouvelle Mission de Judex* (2^e épisode). Loc. 4, r. Forest, 11 à 12 et 15 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Electric Palace, 5, bd des Italiens, *l'Idéal du bonheur* (2^e ép. de Judex). Dernières actualités.

COURS ET CONFÉRENCES

A l'Université des Annales, 51, rue Saint-Georges. — Aujourd'hui samedi, à 2 h. 15. Vos amis en Espagne : leur littérature et leur musique, conférence par M. Ernest-Larousse. Audition d'œuvres de Granados, par M. Ricard Vives.

Vient de paraître :

LAROUSSE MÉDICAL

de GUERRE ILLUSTRÉ

Supplément au LAROUSSE MÉDICAL ILLUSTRÉ

Blessures et Maladies de guerre

Rééducation des mutilés

Publié sous la direction de D^r GALTIER-BOISSIERE

avec le concours de nombreux médecins militaires et professeurs spécialistes.

Un volume in-4^e (form. 20x27), 336 pages.

497 figures, 57 tabl. en noir, 2 planches en couleurs. Broché..... 16 francs

Relié toile..... 20 francs

En vente chez tous les libraires et

LIBRAIRIE LAROUSSE

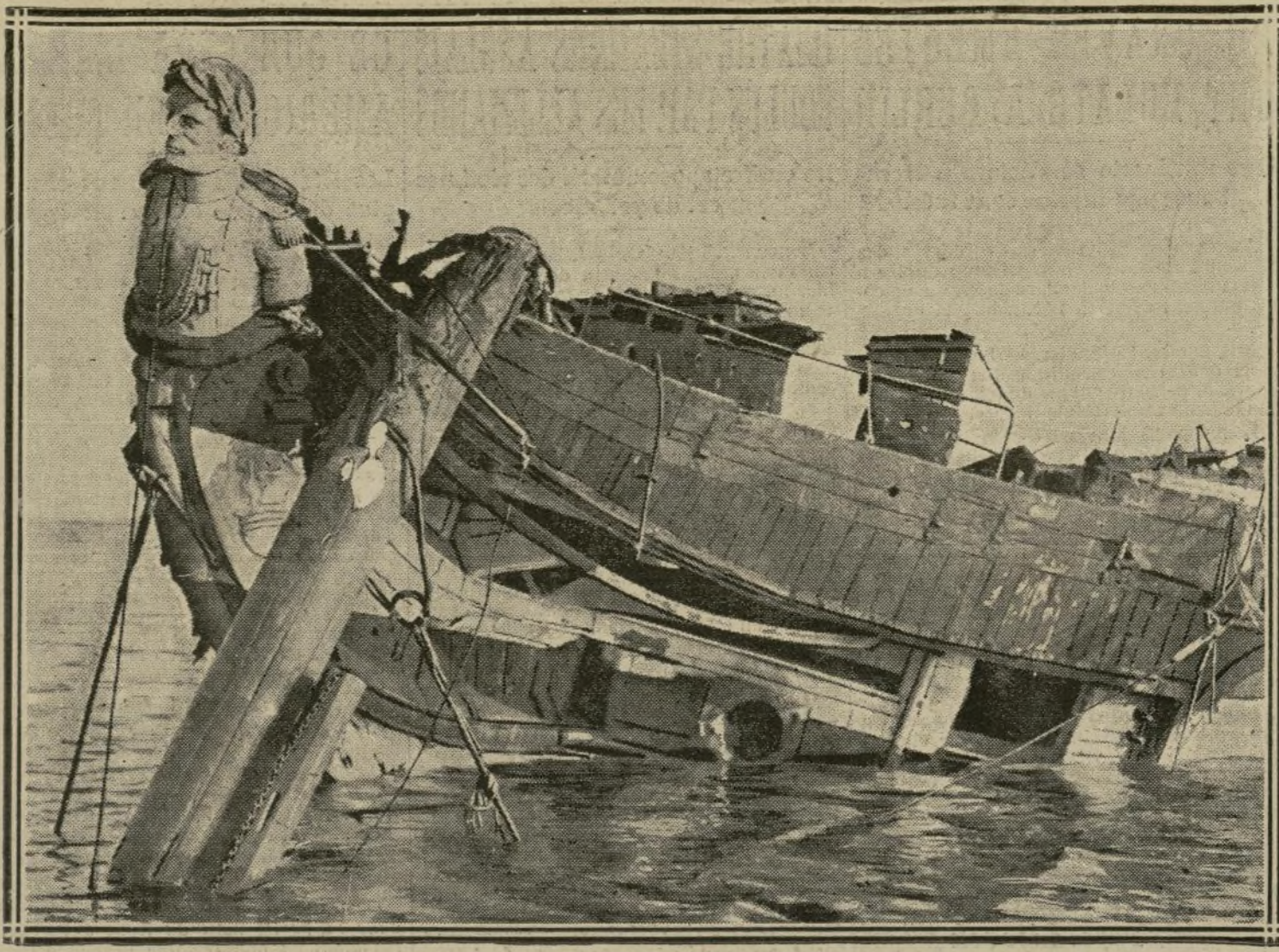
13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 49, rue Cadet, Paris. — Voluntary

EXCELSIOR

UN INCENDIE A DÉTRUIT LE "WARSPITE", SUR LA TAMISE



L'ÉPAVE DU CÉLÈBRE NAVIRE-ÉCOLE ANGLAIS ET SA PROUE INTACTE

Sans qu'on ait eu à déplorer la perte d'un seul de ses élèves, le fameux bateau-école de la Société de la marine royale, le "Warspite", a été détruit par

un incendie et a sombré dans la Tamise. Il n'en reste que la proue intacte qui trouvera sans doute sa place dans le musée de la marine britannique.

B L O C - N O T E S

Il était 9 heures du soir, et je songeais à prendre mon repas. Soudain, voilà de grandes clameurs dans la cour de ma maison. Une forte voix se mêle à la voix enchanteresse de la concierge. Bientôt je reconnais qu'on prononce mon nom. De quoi s'agit-il? On verra bien. Il ne faut pas trop se hâter de savoir ce que les gens vous veulent. C'est rarement quelque chose d'agréable, ainsi que me l'a enseigné une expérience chagrine.

Mais la sonnette retentit et la concierge elle-même fait une entrée épouvantée. Un agent vient de venir. Il a pénétré dans la cour. Il a vu qu'une lumière filtrait à travers les rideaux. Il a dit qu'il fallait promptement faire cesser ce scandale; sans quoi, la prochaine fois, il montera lui-même. Cette menace semble affoler la concierge. Mais je ne suis malheureusement plus à l'âge où l'on a peur de Croquemant. Tous les agents de Paris pourraient bien entrer dans ma maison que vous ne me verriez point pâlir, tant ma conscience est tranquille (à moins, bien entendu, qu'ils ne fussent envoyés par « un homme énergique, courageux et sûr dans le genre de... », et qu'ils n'eussent traversé le Rubicon pour venir chez moi).

Donc, je donne de bonnes paroles à la concierge et j'ordonne à ma servante d'attacher les rideaux avec des épingles de nourrice. Car je ne suis pas un révolté, c'est une justice qu'on peut me rendre. Désormais, je le jure, il y aura des épingles de nourrice à tous les rideaux dès 5 heures du soir. Je ne veux pas passer pour un espion qui fait des signes aux zeppelins.

Je mettrai des épingles; j'éteindrai les lampes s'il le faut; je prendrai ma nourriture à tâtons; je me déshabillerai dans l'ombre la plus noire; je renoncerai à la lumière artificielle; j'écrirai dans un troir, en caractères Braille. L'agent sera-t-il content? Seras-tu content, bourreau? Si néanmoins une bombe choit sur ma demeure, elle ne broiera que de la nuit : l'ombre un peu plus épaisse, à droite en entrant, ce sera moi.

Ma cour est un point stratégique. Ma lampe de seize bougies est un phare. Les Allemands voient un rais de lumière du haut de 4.000 mètres. C'est vrai. J'éteins, j'éteins.

Et maintenant, je défie les Allemands de trouver Paris.

Louis LATZARUS.

On demande un manteau

Pas pour Noé qui est mort depuis longtemps, mais pour nos académiciens. L'uniforme protocolaire leur donne un habit chamarré de palmes vertes, un pantalon orné de bandes de même couleur et un chapeau à deux cornes.

Quand ils ont revêtu cela et qu'il leur faut affronter la rue, soit pour se rendre à l'Académie, soit pour assister à une cérémonie, ils se sentent gênés, et ils semblent de déguiser leur gloire sous un pardessus.

Quel pardessus? Le protocole ne l'a pas défini.

Aussi, ces messieurs se contentent-ils de leur pardessus ordinaire. Et quand on les voit passer, avec ce pardessus pareil à celui de tout le monde, coiffés d'un chapeau à cornes et culottés d'un pantalon à bandes vertes, on a beau faire, on les trouve comiques.

Voilà les photographies qu'Excelsior a publiées hier.

Rappelez-vous le défilé des académiciens dans un enterrement officiel.

Imaginez-les figurant à leur rang dans les cortèges qui ne manquent pas de célébrer la conclusion de la paix.

Non, cet aoutrement n'est pas admissible pour des hommes qui représentent la plus pure gloire de la France.

Il importe de leur donner un manteau en harmonie avec leur costume et leur chapeau.

A l'heure où les uniformes militaires se sont multipliés comme on le sait et où les tailleurs sont arrivés à leur donner ces tons et ces formes toutes fait harmonieux, il serait séant de créer un véritable manteau d'académicien.

Souvenirs

La fâcheuse aventure survenue à M. Lorent, l'enseignant du Grand-Montrouge, a, de prime abord, réveillé le souvenir des fameux bandits en auto, Bonnot et Garnier. Mais elle aurait pu rappeler aussi les dangers auxquels sont exposés les enseignants. Combien n'ont-ils pas eu, comme M. Lorent, la chance d'être simplement dévalisés en pleine rue, mais ont été attirés dans un guet-apens pour être tués d'abord, et volés ensuite!

Il y a une vingtaine d'années, un championniste des environs de Paris nommé Carrara, étant mal dans ses affaires, fit composer un billet avec l'intention de tuer le garçon de recettes qui viendrait l'encaisser.

L'affaire réussit comme il l'avait espéré. Il tua en effet le garçon de recettes, mais il ne tarda pas à être découvert lui-même.

Il fut jugé, condamné à mort et exécuté. L'incendie de ce genre de crime paraît avoir été le fameux Lacaenre, qui opérait sous Louis-Philippe.

Il avait loué une chambre sous un faux nom et, sous ce faux nom, il avait signé un billet qui devait lui amener un encaisseur. L'encaisseur vint, mais Lacaenre ne réussit pas à le tuer tout à fait.

Après une chasse épuisante, on découvrit qu'il avait déjà quelques autres assassinats sur la conscience.

Il fut condamné à mort et exécuté. En attendant son exécution, il jouit d'une véritable célébrité à cause du cynisme qu'il avait montré aux assises et parce qu'il lui avait fait des vers.

Des collectionneuses d'autographes payèrent, on ne sait combien d'écrits du bandit qui était peut-être apocryphe.

La blouse nationale... à Berlin

Le monde entier connaît ce qu'on est bien forcé d'appeler « le goût allemand ». L'Allemand aime à se parer de couleurs variées, à placer ici ou là un nœud de ruban ou un flot de dentelle. Nous avons pu constater

les Allemandes, lors de l'Exposition de 1900, quand elles parcouraient le Moulin-Rouge et autres lieux de plaisir, au bras de leur mari en complet verdâtre et chapeau tyrolien orné d'une plume.

Que vont devenir ces élégantes si la décision de la municipalité de Berlin se généralise?

Le « magistrat » de Berlin, ce qui est leur façon de prononcer Conseil municipal, est résolu, dit une correspondance hollandaise, à réglementer les corsages, et il a déjà jeté sur le marché 43.000 blouses qui vont devenir obligatoires.

Ces « informes monstruosité » sont faites d'un tissu mystérieux, ni laine, ni coton, ni soie non plus, et la municipalité déclare qu'elle n'a pas visé à l'élégance et qu'elle a voulu produire quelque chose de solide et de bon marché.

Elle ajoute :

« Ces qualités sont bien plus importantes pour nos femmes qu'un « chic » souvent trompeur. (On dit encore « chic » à Berlin.) Certaines de ces blouses sont de couleurs vives, mais la plupart sont faites en teintes sombres et discrètes de noir ou de donner satisfaction au véritable goût allemand. »

La blouse berlinoise est de forme chemisier avec un col, des poignets et un devant empiécés; elle coûte 15 francs et ne s'obtient qu'avec une « carte de blouse ».

On annonce également la prochaine apparition à Berlin de bas nationaux. En attendant, les ménagères allemandes sont bien embarrassées, car on ne trouve plus ni laine ni coton à reprendre.

Cruautés allemandes

Des prisonniers anglais récemment évadés d'Allemagne racontent que les tortionnaires d'outre-Rhin ont inventé un nouveau supplice pour les captifs récalcitrants.

L'homme qui refuse de travailler est descendu tout nu dans une cellule surchauffée, une façon d'étuve où la température est surélevée et où la ventilation ne se fait que par une ouverture grande comme une pièce de cinq francs.

Quand le natif est en rage, on le sort de la cellule et on l'expose, toujours tout nu, à l'air du dehors.

Et comme les Allemands aiment à ajouter l'ironie à la cruauté, celui qui croit savoir l'anglais dit au malheureux quelque chose qui signifie à peu près :

« Eh! bien, que pensez-vous de la thermopneumie? Elle était déjà appréciée des Romains! »

Si le prisonnier persiste dans son refus de travail, on le frappe à coups de crosse, et on lui baragouine, toujours en anglais d'outre-Rhin, des mots qui signifient d'être : — Excellent pour rétablir la circulation.

LE PONT DES ARTS

De Toulouse, par exemple, en même temps la tradition du roman d'Arthur Ma-heu : le Grand diu Pan, et un recueil plein de feur que humour : Comme une fantasia. Seul un virtuose pouvait choisir ce titre.

Sous la signature piquante « Les Ephémères » notre confrère l'Elair p. b. e. tous les jours une rubrique littéraire : La Petite Commune.

LE VEILLEUR.

AFTERNOON TEA 2.50

« GRAND CAFÉ »

1, rue Scribe 14, boulevard des Capucines

CAPITAUX DISPONIBLES

pour Affaires industrielles et commerciales. ECHANGES, OUVERTURES DE CREDIT, OPERATIONS sur VALEURS de BOURSE etc. Banque, 58, Rue Caumartin.

PNEUS A CORDES

PALMER

CREATEURS DE LA CHAÎNE TROIS NERFES

24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

LE MONDE

CITATIONS

— Vient d'être cité à l'ordre du corps d'armée :

« De la Pleignière (Guy), maréchal des logis au 1^{er} génie.

« Sous-officier énergique et courageux, a toujours accompli avec intelligence et dévouement les missions les plus délicates et les plus périlleuses, donnant constamment à ses hommes l'exemple du sang-froid et du sacrifice noblement consenti.

« Blessé mortellement au cours d'une d'entre elles le 22 décembre 1917. »

NAISSANCES

— La baronne Grand d'Ennon vient de mettre au monde un fils : Henry.

— Lady Lovat, fille de lord Ribblesdale, a donné le jour à un fils.

MARIAGES

— On annonce les fiançailles de miss Ethel Borden Harriman, fille de Mrs Borden Harriman, avec le lieutenant Henry Potter Russel F. A. U. S. R., fils de M. Charles Howard Russel, de New-York. Le mariage aura lieu très prochainement à Paris.

D O U S

Les obsèques du baron Joseph du Teil, chef d'escadron d'artillerie, ont été célébrées hier matin, à dix heures, en l'église Saint-Pierre de Chaillot, en présence d'une nombreuse assistance, aux premiers rangs de laquelle on remarquait S. A. I. R. Mme la comtesse d'Eu.

M. Millerand, ancien ministre de la Guerre, était également venu saluer la dépouille de son ancien collaborateur.

Les honneurs militaires ont été rendus par un peloton du 230^e régiment d'infanterie territoriale.

La levée du corps a été faite par le chanoine Sicard, curé de la paroisse, et l'absoute donnée par Mgr Le Roy, évêque d'Alinda.

Le deuil était conduit par le colonel du Teil, frère du défunt, et par M. Chais d'Est-Ange.

L'inhumation a eu lieu au cimetière du Père-Lachaise.

Nous apprenons la mort :

Du docteur Ernest Gaucher, professeur à la Faculté de médecine, lauréat de l'Institut (prix Montyon), membre de l'Académie de médecine, médecin de l'hôpital Saint-Louis, médecin chef de l'hôpital militaire Villemin, président de l'Association générale des médecins de France, officier de la Légion d'honneur, qui a succombé hier, après une courte maladie, âgé de 63 ans. Le professeur Gaucher laisse parmi ses confrères de l'Académie de médecine et du monde médical tout entier la réputation méritée d'un savant, d'un galant homme et d'un homme de bien ;

Du docteur Camille Sauvage, professeur agrégé à la Faculté de médecine, médecin des hôpitaux, mort en son domicile, 47, rue Pierre-Charron.

La Vogue

dont jouit (entre autres usages)

comme **Dentifrice**

Coaltar Saponiné Le Beuf

est due non seulement à ses propriétés antiseptiques, mais encore à ses qualités détergentes (savonneuses) qu'il doit à la **Saponine**, savon végétal qui complète, d'une façon si heureuse, les vertus de cette préparation unique en son genre.

DANS LES PHARMACIES

FORCES INCONNUES

avec la **RAYONNANTE**, expédie à l'essai, vous pouvez soumettre toute personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marc, Paris sous livre N° 37. GRATIS.

VINS en fûts et en bouteilles, vins fins de différentes marques. Gros et demi-gros. S'adresser : E. GODET, 132, fg Saint-Denis, Paris.

SPÉCIALEMENT CRÉÉES

POUR LES ENVOIS SUR LE FRONT

petites Boîtes picnic

Amieux Frères

125 GRAM.

250 GRAM.

PÂTES, GALANTINES

& TOUTES VIANDES FROIDES

VILLÉGIATURES